



ARABIE

Pendant les bombardements, le 21 janvier

Guerre des chefs à Aden

Déjà près de dix mille morts, et le Kremlin n'arrive pas à reconnaître les siens

Comment arrêter les combats dans un pays ami ? Qui soutenir quand les deux camps qui s'entredéchirent se réclament de vous ? Comment éviter qu'un choix maladroit ne transforme le futur vainqueur en nouvel adversaire ? Au Yémen du Sud, les Soviétiques sont en train de découvrir que les ennemis de leurs amis sont aussi leurs amis et que le tribalisme n'est pas forcément soluble dans le socialisme. Combat de deux hommes : d'un côté, le président en titre Ali Nasser Mohammed, au pouvoir depuis cinq ans. Ses partisans contrôlaient la majeure partie du pays. L'armée et la marine lui sont restées fidèles. De l'autre, l'ex-président Abdel Fatah Ismaïl, écarté du pouvoir par l'actuel président. En exil pendant quatre ans à Sofia et à Moscou, où il a suivi l'école des cadres, voilà plusieurs mois qu'il préparait sa revanche avec l'appui d'une partie de l'armée et de la milice du parti unique.

Combat de deux tendances : entre un président qualifié de « gestionnaire-pragmatique » et son adversaire, inconditionnel de l'idéologie marxiste. Mais, plus sûrement, combat de deux clans : rebelles et loyalistes ont reçu l'appui des tribus qui descendent des montagnes. L'histoire du Yémen du Sud n'est qu'une longue succession de coups d'Etat manqués et de complots réussis alimentés par les rivalités tribales. La dernière réunion du bureau politique a dégénéré en bataille à coups de mitraillette. Aujourd'hui, les deux camps s'affrontent à l'artillerie lourde et aux blindés. On tire au canon dans les rues mêmes de la capitale, les navires pilonnent la ville, l'aéroport a été bombardé.

Sept mille, neuf mille morts ? Sur les plages, les ressortissants étrangers attendent les chaloupes qui les emmèneront loin du brasier ; 3 700 personnes ont déjà été évacuées vers Djibouti par les bateaux britanniques, français et soviétiques qui croisent à la limite des eaux territo-



Ali Nasser Mohammed

riaux. Les rescapés d'Aden parlent peu : « Les combats restent très violents, on ne sait pas qui commande, la situation est tellement confuse. »

Confuse ? Même les Soviétiques n'arrivent plus à dénouer les fils. L'URSS a constitué une cellule de crise en Ethiopie. Elle a demandé « l'arrêt immédiat des combats » et presse les pays arabes d'intervenir auprès des différentes parties. L'objectif est vital : surtout ne pas perdre pied dans cette région clé du nord-ouest de l'océan Indien. Le Yémen du Sud constitue une zone stratégique, un « sous-théâtre d'opérations » qui contrôle directement la mer Rouge, le canal de Suez, mais aussi l'accès au golfe Persique par le détroit d'Ormuz. Dans cette région, transitent à la fois le pétrole et les minéraux rares indispensables à l'Occident.



Abdel Fatah Ismaïl

De plus, Aden offre aux Soviétiques ses installations portuaires, un centre moderne de communications et d'écoutes sous-marines et une base de commandement. Le Yémen, satellite soviétique, base d'une intense activité diplomatique, a permis à l'URSS de normaliser ses relations avec plusieurs pays arabes de la région.

Reste que, malgré plusieurs milliers de conseillers (soviétiques, allemands de l'Est, cubains) et militaires présents sur le terrain, le Kremlin a été incapable de prévenir les affrontements et qu'il assiste impuissant au chaos dans son protectorat. Dans les chaloupes qui quittent les plages d'Aden, serrés parmi les ressortissants occidentaux, il y a aussi beaucoup de citoyens soviétiques qui fuient en hâte le pays « frère ».

Jean-Paul Mari